

G. M. Hopkins

Extraits de deux lettres à Patmore au sujet de Keats

Traduits et présentés par Robert Davreu

Lorsque Hopkins fit sa connaissance en août 1883, Coventry Patmore (1823-1896) jouissait déjà d'une certaine notoriété parmi les hommes de lettres. Ses premiers poèmes avaient été publiés en 1844, l'année même de la naissance de Hopkins, mais sa renommée, que Hopkins jugeait dans une lettre à Dixon de juin 1878 « très en dessous de son grand mérite », ne datait que de 1854, en liaison avec son appartenance au groupe préraphaélite et la publication de la première partie de *Angel in the House*. Admis dans la foi catholique en 1864, Patmore fit montre par la suite d'un mysticisme très personnel ainsi que d'opinions d'extrême droite en politique, au point que Hopkins protesta contre une référence de caractère antisémite à Disraeli dans l'un des poèmes de celui qui demeura néanmoins un interlocuteur privilégié et une sorte d'ami jusqu'au bout.

Durant leur six années de correspondance les deux hommes ne se rencontrèrent cependant que deux fois. Ils s'écrivirent beaucoup au sujet de la poésie et si l'on sent Hopkins plus gêné aux entournures qu'avec certains autres de ses correspondants, cela n'empêche nullement la franchise dans l'appréciation : « Vous ne savez pas ce que c'est qu'écrire de la prose » lui dit-il par exemple à propos de l'un de ses essais. Quant à Patmore il n'hésitait pas à écrire : « Je trouve votre poésie aussi difficile à suivre que les passages les plus obscurs de Browning. »

De cette franchise témoignent les extraits que j'ai choisis dans la correspondance de Hopkins (Oxford University Press 1980) et qui se rapportent exclusivement à Keats. Leur intérêt tient, je crois, à ce qui résonne, à travers un plaidoyer virulent d'abord, derrière d'apparentes concessions ensuite, comme une identification et un regret. En tout cas, Hopkins ne durcit pas en un dogme la discipline ou le refoulement qu'il s'est imposés à lui-même en matière de poésie. A la nouvelle de sa mort, Coventry Patmore écrivit : « Il fut, pour autant que je sache, le seul être orthodoxe et saint sur qui la religion n'eut absolument aucun effet réducteur quant à ses opinions et ses sympathies générales. »

A PATMORE

University College, Dublin, 20-24 octobre 1887

(...) Pendant les sessions d'examen de l'été, l'un de mes collègues apporta un jour une livraison de la *St-James Gazette* qui contenait une critique dont la lecture, disait-il, était un rare plaisir. Il s'avéra qu'il s'agissait de votre compte rendu du livre de Colvin sur Keats¹. Pour éclairant que fût cet article, je ne le trouvai néanmoins pas juste. Vous classiez Keats dans la catégorie des génies féminins parmi les hommes, et vous souteniez que, loin d'être celui de nos poètes qui était le plus proche de Shakespeare (sic) il en était plutôt le plus éloigné. Ses poèmes, je le sais, sont voluptueux et ils

1. Le livre de Sydney Colvin fut publié dans la série « English Men of Letters » de 1887 et l'article de Patmore parut le 28 juin.

sont assurément sensuels. Cette sensualité constitue leur défaut, mais je ne vois pas qu'elle les rende féminins. Mais en tout cas (et le second point inclut le premier), dans cette imperfection même, il ressemble à Shakespere, loin d'en différer. Car Keats est mort très jeune et nous n'avons de lui que l'œuvre de sa prime jeunesse. Donc, si nous comparons celle-ci avec les premières œuvres de Shakespere, écrites à un âge considérablement plus avancé que celui de Keats, n'est-ce pas ? telles que *Venus et Adonis* et *Lucrèce*, elles sont, pour autant que deux esprits très originaux peuvent jamais l'être, très semblables dans leurs vertus et dans leurs vices ; plus semblables, je pense, que celles de tout autre écrivain postérieur à l'âge éliabéthain que vous pourriez citer ; ce qui correspond à ce qu'affirme l'opinion commune. Il se peut que Keats n'ait aucunement été un dramaturge (je n'ai pas vu son *Otho*²) ; mais ce n'est pas sur ce point, je pense, que les gens ont effectué la comparaison. Le *Cap and Bells*³ est une production malheureuse, si mauvaise que je n'ai pu aller jusqu'au bout ; absurdement construite pour n'avoir point de structure et vouée à l'échec : mais Keats se serait aperçu de cela. Il était jeune ; son génie était d'une qualité aiguë ; son sens de la beauté, de la perfection, aiguisé ; il avait trouvé dans les *Odes* son expression juste ; il aurait fini par trouver son expression juste pour les véritables fonctions de son esprit. Et il était, en matière d'éducation, dans une situation fort désavantageuse en comparaison de Shakespere. Il se peut que leur connaissance des classiques ait été des plus identiques, mais Shakespere bénéficiait de l'école de son temps. C'était la Renaissance : les Classiques de l'Antiquité étaient étudiés en profondeur et avec enthousiasme, ils exerçaient leur influence directement ou indirectement sur tout, et le nouveau savoir était entré dans une combinaison éphémère mais brillante avec la tradition médiévale. Tous usaient alors des mêmes formes et observances. Mais à l'époque de Keats, et pis encore en Angleterre qu'ailleurs, il n'y avait pas qu'une seule école ; mais expérimentation, division et incertitude. Il fut l'un des pionniers du mouvement romantique, avec l'extravagance et l'ignorance de sa jeunesse. Après tout, y a-t-il rien de pire dans *Endymion* que le passage de *Roméo et Juliette* à propos du noble Pâris, comparé à un livre d'amour qui doit être relié⁴ et je ne sais quoi encore ? Il y a là une sorte de beauté fantastique, comme une analogie ; mais pour l'essentiel, cela n'a aucun sens. Et pour ce qui est de la vraie fibre masculine dans l'esprit de Keats, Matthew Arnold a écrit récemment quelque chose de bien⁵...

2. *Otto the Great*, tragédie écrite en 1819.

3. Dernier poème inachevé de Keats.

4. *Roméo et Juliette*, I, 3, 80-95.

5. Dans son introduction à un choix d'œuvres de Keats paru en 1880, Matthew Arnold concluait : « Il y avait en Keats du silex et du fer... il avait du caractère. »

A PATMORE

Milltown Park, Milltown, Dublin, le 6 mai 1888

... Depuis votre dernière lettre, j'ai relu un peu Keats et la force de votre critique à son égard m'a davantage frappé qu'elle ne l'avait fait auparavant. Il est impossible de ne pas sentir avec lassitude combien, à chaque tourne, son vers s'abandonne à un luxe efféminé et débilitant. Il apparaît aussi qu'il disait quelque chose comme : « Ô, plutôt une vie d'impressions qu'une vie de pensées ! » Ce fut, je suppose, la vie qu'il essaya de mener. Il est peu probable que les impressions aient été toutes innocentes et elles cessèrent bien vite dans la mort. Ses contemporains, tels Wordsworth, Byron, Shelley et même Leigh Hunt, à tort ou à raison, se souciaient encore de grandes causes, comme la liberté ou la religion ; mais lui vivait la vie d'un rêveur dans la mythologie et le royaume des fées. Néanmoins, je sens et je vois en lui les prémices de quelque chose d'opposé à cela, d'un intérêt pour des choses plus élevées ainsi que d'une pensée puissante et active. Sur ce point vous devriez si possible lire ce que Matthew Arnold a écrit. Son esprit avait, à ce qu'il me semble, le pouvoir proprement masculin de l'abondance, son caractère les vertus viriles, mais comme il se laissait aller à la rêverie et à la complaisance ces capacités restaient en vérité sans usage. Et je ne dis pas non plus qu'il aurait pris le chemin d'une existence vertueuse — Dieu seul peut savoir cela —, mais que son génie se serait tourné vers une expression plus austère en art. La raison, la pensée, tout ce dont il ne voulait pas faire sa vie, se seraient affirmées d'elles-mêmes plus tard, et elles se seraient manifestées de manière bien plus puissante que chez ses contemporains de même que sa sensibilité ou sa réceptivité, dont il voulait faire sa vie, étaient plus aiguës et plus riches que les leurs. Ses défauts étaient dus à la jeunesse — la complaisance de sa jeunesse ; sa mauvaise éducation ; et aussi, me semble-t-il, à son ampleur de vues et à sa fécondité qui, par la vertu d'un jugement pénétrant capable de mesurer mais non de diriger, l'empêcha de se jeter aveuglément sur les balivernes libérales qui firent perdre le sens à Shelley et assurément aussi, dans leur jeunesse, à Wordsworth et à Coleridge. Son esprit embrassait la vie comme un tout, à tel point qu'à peine jeune homme encore, dénué (en apparence) de sens dramatique mais doué néanmoins d'un sens profond de l'observation, dépourvu aussi qu'il était de tout motif noble, ressenti de première main, qui l'appelât à regarder sous la surface de celle-ci, il pouvait dès ce moment-là le percevoir. Il était, à mon avis, fait pour être un penseur, un critique, autant qu'un chanteur ou un artiste de mots. On peut s'en rendre compte dans certains passages réflexifs, tels que l'ouverture d'*Endymion* et d'autres dans ses poèmes. Ces passages expriment les pensées d'un esprit fort mal instruit et en opposition ; d'une vive sensibilité à tout ce qui va mal dans les choses, mais dépourvu des principes qui permettraient de les

1. « O for a life of sensations rather than of thoughts ! » Lettre à Bailey du 22 novembre 1817. G. M. Hopkins substitue donc " impressions " à " sensations ".

corriger. Ses principes aussi bien que sa pratique en matière d'art étaient sur beaucoup de points vicieux, mais il était en train de les corriger, avec ardeur même ; car *Lamia*, l'une de ses dernières œuvres, montre un changement délibéré dans la manière par rapport au style d'*Endymion* et va en fait trop loin dans le changement, jusqu'à sacrifier des choses qu'il eût mieux valu conserver. Quant à la construction, il n'en sut jamais rien jusqu'au bout : dans ce même *Lamia*, il fait une longue introduction à propos de Mercure, qui n'est convoqué là que pour rompre l'enchantement de *Lamia* et qui n'aurait pas dû être utilisé, ou bien qui aurait dû l'être à nouveau. L'histoire comporte un élément ou un intérêt moral ; Keats en était conscient et l'effleure à certains moments, mais il n'a pas su quoi en faire ; en fait, le résultat à la fin est que le sage Apollon commet un mal plus grand que la sorcière elle-même — il tue les héros ; et Keats ne semble pas voir que cela implique de deux choses l'une : ou bien une leçon quant à la terrible malice du mal qui, lorsqu'il est mis en échec, entraîne l'innocence dans sa propre ruine ; ou bien la dénonciation de l'hypocrisie pharisienne chez le soi-disant moraliste. Mais quoi, si j'avais pu dire cela à Keats, j'ai la conviction qu'il l'aurait vu. Le moment venu, il aurait aperçu ces choses de lui-même. Même lorsqu'il construit mal, on peut remarquer certaines tournures instinctives de construction dans son style qui montrent sa capacité latente — par exemple dans la façon dont est introduite la vision dans *Isabella*².

2. *Isabella*. Stanza XXXV.